

Michael Krüger

## Le dronte

traduit de l'allemand par Jean-Claude Rambach

### SUR UNE MOUCHE

1

Des lettres en souffrance, des interdictions de transfert,  
des visages fatigués, las de désirer,  
au téléphone quelqu'un veut prendre la défense de  
la beauté. Et finalement, le jour  
allait déjà se dérober,  
dans toute cette vie non décrite  
s'annonça un poème en attente.  
Il manque l'absolue constance des choses,  
tout manque. Quelques mots  
me parcourent tout entier, résistent  
à la tentative de conclure une phrase  
avec eux. Je suis seul  
avec une mouche qui tourne autour de moi.  
J'attends, elle vole. Et quand je  
veux enfin me mettre à écrire, elle atterrit  
sur ma main droite.

2

Pourquoi ma main, mouche,  
pourquoi pas le papier blanc,  
la phrase commencée  
(sous l'aile de parchemin),  
la fenêtre, la lampe, la table.  
La main est un aimant pour cette mouche,  
le centre fixe de son espace sphérique.  
D'où sait-elle que je suis une victime consentante ?  
Elle sait tout.

3

On sait peu de choses sur les mouches, sur les abeilles  
tout. On connaît la danse frétilante  
de l'abeille à miel, on a étudié  
l'auto-adaptation de ces bêtes au champ de gravitation  
terrestre, leur stimulation par la succession  
des marées. Il y a peu, on les a  
emportées à New York en avion pour mesurer  
leur sens du temps, savoir s'il est régi de façon endogène.  
Mais que sait-on déjà  
de ce corps futile  
qui m'empêche d'écrire ?

4

Peu à peu, ça devient désagréable,  
et il n'y a personne pour me libérer.  
Est-ce qu'en écrivant sur une mouche,  
je ne m'éloigne  
pas trop de la réalité,  
et de laquelle ?  
La mouche écrit ses fines nécrologies  
bien lisiblement sur ma peau, fait une ronde,  
atterrit et poursuit sans effort,  
avec beaucoup de ferveur et pas trop vite.  
Quelque part dans la maison on joue de la musique,  
quelqu'un tousse près d'une fenêtre ouverte,  
au-dessus de moi il y en a un qui écrit comme un fou  
à la machine à écrire électrique,  
comme s'il y avait encore quelque chose à relater.

5

La réalité n'est pas mon fort,  
cela m'est apparu clairement cette nuit.  
Il y en a toujours un pour dire, cela est bon ou mauvais  
ou intéressant. Il y en a toujours un à qui on demande  
de décrire le malheur. Mais le mot  
poursuit son chemin, irrésistiblement, quels que soient  
nos efforts pour le retenir.  
Je me suis souvenu que Monsieur Bego,  
le chien, rencontrait dans les tourments de ses rêves

une réalité qui le faisait se réveiller  
en hurlant ; et comme il avait l'air  
grincheux quand nous le ramenions  
à notre vie nocturne.  
Il y a, en d'autres termes, des réalités  
qui se distinguent nettement de la vie.

6

A un moment donné de la nuit la mouche  
avait disparu, maintenant elle devrait être morte.  
Elle a laissé un testament fugace  
qu'à présent je recopie avec mes mots à moi.

## UN NATURALISTE

1

Ce n'est qu'à la lumière du jour  
qu'il doit le guider :  
ce monsieur souhaite tout voir.  
Chaque pierre au bord du chemin,  
chaque vermisseau,  
bref : chaque saloperie.

2

Ce monsieur a recueilli  
environ trois mille plantes  
dans son herbier.  
Ma mémoire vivante,  
avait-il coutume de dire,  
qui jamais ne se fane.

32

3

Le ciel,  
il l'observait rarement,  
rarement la fenêtre  
dessinée dans le ciel.  
Il faisait peu de cas  
de la mythologie.

4

Mais nous n'avons pas le droit de  
nier  
ce que nous ne pouvons pas comprendre  
pour la raison  
que nous ne pouvons pas le comprendre.

5

Il parlait volontiers  
d'un collègue  
qui, à la vue d'un crâne de cheval,  
savait comment il fallait  
ordonner la nature.

6

Le monde s'éclaircissait  
sous le verre,  
pourtant ce monsieur écrivit  
un hommage  
pour l'ombre.  
Il n'avait pas grande  
confiance en son siècle.

7

Cheval, destrier, rosse, haridelle :  
trop de noms  
complicquent l'ordre.  
Et l'ordre,  
même parmi ceux  
qui se rappelaient à l'ordre,  
on ne pouvait l'établir.

8

«... il se donna bien du mal  
pour nous expliquer de manière convaincante  
ce qu'est un *arbre*»,  
releva-t-il. C'était le temps  
où l'observation précédait  
le jugement.  
L'enfance de la terre,  
des os devaient en rendre raison.

9

Déjà il n'était plus possible  
de donner connaissance  
de tout ce qui existe.  
Tout ce qui commençait d'être  
le rendait amer.

10

Sa toux se fit plus sonore  
et finit par le conduire à la tombe.  
Dans le coma, il parlait  
des langues étrangères,  
le plus souvent le hawaïen.

11

Il y avait comme un avertissement  
dans l'histoire  
des habitants de Los Velos,  
qui désapprirent l'un après l'autre  
les métiers, les arts, et même  
la langue de leurs pères.

12

Là où s'établit l'homme  
civilisé, la nature  
change devant lui.  
Il n'y a rien à ajouter à cela.

13

Parce qu'il avait travaillé avant l'heure,  
il fut incompris.  
Seule restait son ombre, collée  
sur une terre qui tombait en ruine.

34

## LE DRONTE

1

Ni œufs ni dépouilles.  
Il n'existe qu'une tête et deux pattes,  
des pattes gratteuses à quatre orteils,  
qui ont été en contact avec le tuf,  
les laves basaltiques et les cendres,  
et ont supporté un corps  
qui semble à jamais perdu.

2

Dodo, doudou, didus ineptus,  
le dronte a trouvé refuge  
sous une cloche de verre  
au musée Senckenberg.  
Ce que nous voyons  
peut être la vérité :  
un duvet gris, poussiéreux,  
qui tremble à chaque battement de cœur.

3

Si nous remontons loin en arrière,  
la frontière devient poreuse :  
appels d'oiseaux d'ici vers là-bas,  
et après le feu  
une douce voix humaine,  
comme le voulait le vent :  
il faut te décider.

4

Les siècles à venir  
nous appartenait : patients, nous étions assis  
sous la cloche de verre poussiéreuse,  
des préparations nues, tête et patte,  
direction et orientation.  
Ce que nous avons découvert a disparu  
comme les plans du Tout.  
Et nous avons beaucoup découvert.

5

Comme une écriture  
qui s'efface d'elle-même ;  
comme un sombre mouvement  
sous un ciel nocturne,  
comme le dernier jour à la surface de l'eau.  
Depuis 1620, cet oiseau,  
plus personne ne l'a revu.

6

L'État-Soleil et trente ans de guerre,  
de la triple vie des hommes,  
des problèmes de nutrition.  
Le dronte est réduit  
au silence par l'histoire, il ne savait  
pas voler. Son nom seul  
a été sauvé du temps et de la mort,  
ses futurs ennemis ;  
et une tête et deux pattes.

7

(A Berlin il y a, paraît-il,  
une représentation de cet oiseau,  
dont personne ne se souvient ;  
quelques descriptions anciennes  
mentionnent sa chair amère.)

8

Mesurée la mer,  
l'espace épuisé,  
la nostalgie usée jusqu'à la corde  
par une connaissance sans égards.  
Alors les dieux devinrent visibles  
et se retirèrent  
pour toujours.

9

Le dronte est l'oiseau de l'amour,  
il se rêve un corps  
et d'immenses ailes,  
déjà il est assis sur mon épaule  
et parle.

36

10

Nous ne savons pas  
ce qui nous appartient en propre.  
Un battement d'ailes, une reproduction  
d'après nature dans un livre ancien.  
Un mot,  
enfermé dans la pierre,  
et la pierre dans une couche d'argile rouge  
sous la poussière.

11

Cet oiseau garde le souvenir  
éveillé, il voit  
ce que nous voyons encore à peine,  
enveloppé dans une attente  
qui ne se comblera qu'une seule fois.

12

Tout l'espace  
parle d'elle,  
c'est tout le mystère.



## UNE LETTRE FORESTIÈRE

C'est la clairière où nous avons l'année dernière  
trouvé des cèpes, une compagnie fraternelle,  
à distance respectueuse les uns des autres,  
pour que leurs ombres ne puissent se mêler.  
La peau sur leurs têtes était bien tendue  
et frémissait quand ton ongle la touchait.  
On pouvait les voir grandir — leurs gros pieds  
faisaient voler en éclats les filaments des mousses —,  
une force souterraine les poussait vers le haut,  
très lentement, et indifférente à tous les avertissements  
touchant au côté plus clair de la terre.  
En de tels endroits se rencontraient jadis  
les dieux, ils sortaient calmement de la terre et de la forêt  
pour débattre des questions de la création.  
Bientôt quelques-uns s'en abstinrent, d'autres s'occupèrent  
de gros morceaux de théologie, un seul resta fidèle,  
un « spectateur oisif », qui en septembre  
passait quelques heures dans cette clairière.  
Nous le reconnaissons tout de suite, étendu sur la mousse,  
les yeux bandés, recouvert par les rêves,  
à l'abri sous la vague écumante du temps.  
Cette année, pour ne pas m'écarter du sujet,  
je n'ai pas trouvé de champignons ici, mais un oiseau  
qui se tenait immobile au-dessus de moi et m'observait longuement.

## UNE CONVERSATION PAR TEMPS DE PLUIE

Tout comme la pluie travaille furieusement  
la terre et qu'un vent opiniâtre  
veut se fondre dans la maison  
où nous sommes assis, les idées  
n'ont fait qu'érafler le monde, mais ne l'ont pas  
vraiment pénétré. Les changements

ne sont pas mesurables, ou seulement à une époque  
qui n'a pas de place pour les hommes.  
Il n'y aura pas de place pour nous  
et notre idée de l'harmonie,  
il sera inutile de réconcilier  
le souffle et le vol. Les choses

resteront ce qu'elles sont, mais sans nous.  
Ainsi nos formes seront peut-être  
les dernières, même si leur enveloppe  
ne trahit rien de leur contenu : mais  
le rythme restera, la réfraction,  
le cri gelé. Rien qu'éraflé,

pas pénétré. Peut-être est-il  
faux de distinguer le souhait  
de sa réalisation, grommela-t-il, mais :  
cette distinction nous empêche  
d'applaudir à notre propre  
exécution. C'est toujours ça. Rien qu'éraflé,

pas pénétré. Du toit s'abat  
la pluie sur le gravier de la cour  
et forme des flaques pour les oiseaux,  
eux qui célèbrent l'eau,  
des ramiers célèbrent la fête de la pluie.  
Nous buvons, tout recroquevillés sur nous-mêmes,

et nous écoutons les voix frêles qui entourent  
la maison de leurs chuchotements interrogateurs,  
et nous observons les métamorphoses,  
les faits et gestes indistincts.  
Rien qu'éraflé, jamais pénétré.  
Et derrière le voile gris de la pluie  
un pâle reflet, comme d'un nuage  
qui porte le soleil en lui et  
voudrait l'éteindre dans son étreinte.

## UNE LONGUE PROMENADE

1

Juin s'estompe, l'année ne veut  
pas s'accomplir, et l'ennuyeuse contradiction  
crisse lourdement sous les pas.  
Trop de verdure gêne le regard  
qui se disperse au bord du chemin.  
Songe au temps qui t'accompagne dans ta marche  
et conserve un corps ombreux,  
qui à la dérobée se presse contre toi.  
La clairière non plus ne promet rien,  
traversée par des oiseaux rapides.

2

Encore la forêt a-t-elle une voix  
qui te parvient au lieu délimité  
où le lointain devient insignifiant,  
une question derrière ce qui n'est pas rassurant.  
Connaît-on les conditions  
qui déterminent notre départ ?  
Quand j'observe l'escargot,  
qui n'a pas pu se sauver, mon argument  
tombe. Au-dessus du pont  
les mouches forment un point d'interrogation mouvant.

3

Il s'est faufilé, le vent,  
entre les herbes belligérantes, qui  
à présent s'inclinent en chuchotant ; et derrière  
le rideau d'arbres commence le spectacle.  
La mort ne te touche pas, cette complice,  
quand c'est toi le veilleur, même si  
ton regard ne peut animer les signes.  
Ce qui manque vraiment, la soif de connivence,  
manque là aussi, en dépit de toute l'audace  
qui te montre ton chemin sous le filet de la pluie.

4

Pas de faible consolation pour te ramener  
chez toi, parce que rien n'est remplaçable,  
conformément à la nature, tout est emprunté. Seul compte  
le temps du cœur, le reste, ce sont d'aimables paroles, que tu  
répètes avec inquiétude pour tromper  
la platitude. Rien n'y fait, et surtout pas  
l'espoir d'élargir l'horizon. Voici  
le ruisseau, le bois mouillé  
du pont te fait hésiter, là-bas  
c'est la maison. Tu n'es pas soulagé.

*(Die Dronte © 1985 by Carl Hanser Verlag, München 1985)*